

Suzanne GELY  
Montpellier, France

LES MOTS, LES MYTHES, L'HISTOIRE,  
DANS LE „ROMAN LIGURE”

„J'eus un rêve, le mur des Siècles m'apparut”  
(Victor Hugo, *La légende des Siècles*)

LES NOMS ET L'HISTOIRE

Le „mur des siècles”, quand il s'agit des Ligures et de la Ligurie antiques<sup>1</sup>, demeure très épais, aussi difficile à franchir que pouvait apparaître, à l'époque de Polybe ou de Caton l'Ancien, peu de temps après l'épopée d'Hannibal, le „mur des Alpes”, que l'on commençait à concevoir alors comme une frontière naturelle de l'Italie. De cette frontière, les Ligures d'alors, qui peuplaient le littoral méditerranéen et son arrière plan montagneux alpin et apenninien (depuis l'embouchure de la Macra, et même, sans doute, de l'Arno jusqu'au Var, voire, sporadiquement ou temporairement, jusqu'à l'Hérault), apparaissaient à certains Romains clairvoyants comme des sentinelles possibles du nord italien, en dépit des traits négatifs (ruse, mensonge, brigandage, piraterie) que l'on prêtait déjà communément à l'ensemble ethnico-national formé par leurs diverses peuplades, côtières et montagnardes, désignées par l'appellation générique de *Λίγυες* en grec, *Ligures* en latin.

De fait, nous trouvons des Ligures aux côtés des Romains, lors des grandes batailles d'Aix et de Verceil, quand Marius s'emploie à „écarter l'ouragan” et „l'immense nuée de guerre” qui s'abattent sur l'Italie (Plut. *Marius*, 16, 1). S'ils ne passent pas du côté de l'ennemi comme ils le firent

<sup>1</sup> Pour une bibliographie des questions ici évoquées, on voudra bien se reporter à notre article *Le nom ligure chez les voyageurs anciens*, [dans:] *Viaggiatori stranieri in Liguria*, a cura di Emanuele Kanceff, CIRVI, Slatkine, Genève 1992, pp. 131–149, dont le présent essai reprend plusieurs développements.

à l'époque de la guerre d'Hannibal, il se produit un incident qui est de nature à les troubler, et que les historiens n'ont pas manqué de noter. „Les barbares”, écrit Plutarque dans la *Vie de Marius*, s'étaient partagés en deux armées. Les Cimbres devaient traverser le Norique, au sud du Danube, pour tomber de là sur Catulus, le collègue de Marius, et forcer le passage de ce côté, tandis que les Teutons et les Ambrons traverseraient la Ligurie pour attaquer Marius près de la mer. Les Cimbres s'attardèrent et perdirent plus de temps, mais les Ambrons partirent sur le champ, franchirent la région intermédiaire et apparurent innombrables, effrayants d'aspect, poussant des cris et faisant un vacarme absolument inouï – textuellement: „δυσπρόοπτοι τὰ εἶδη φθόγγον τε καὶ θόρυβον ἑτέροις ὄμοιοι – différents de tous les autres (Plut. *Mar.* 15, 5–6).

De ces cris que poussent les Ambrons lorsqu'ils descendent vers la plaine, entre Var et Rhône approximativement, il est à nouveau question lors de la bataille qui s'engage aux environs d'Aix: „tout d'abord quelques ennemis seulement attaquèrent [les soldats de Marius], car la plupart étaient occupés soit à se baigner, soit à déjeuner après le bain. Il jaillit en effet à cet endroit des sources d'eau chaude, et une partie des barbares s'y donnaient du bon temps, en se livrant aux délices et à l'enchantement du lieu: ils furent donc surpris par l'arrivée des Romains. Entendant le bruit du combat, ils accoururent en plus grand nombre, et il devint difficile à Marius de retenir ses soldats [...]. D'ailleurs les éléments les plus belliqueux de l'armée ennemie, ceux qui auparavant avaient défait les Romains commandés par Mallius et par Caepio » – allusion à la bataille d'Orange, à propos de laquelle ont été déjà notés par Plutarque, *ibid.*, 16, 9, leurs cris absolument étranges et sauvages (τὴν φωνὴν [...] ὄλως οὖσιν ἀλλοκότον καὶ θηριώδη)« – ces éléments donc (qui se nommaient Ambrons, et, à eux seuls comptaient plus de trente mille hommes) avaient bondi sur leurs armes et s'avançaient. Ils avaient le corps alourdi par la bonne chère, mais le vin en les rendant gais, augmentait aussi leur audace. Ils accouraient donc, non pas en désordre ni comme des fous, sans pousser des cris inarticulés, mais en frappant leurs armes en cadence – κρόνοντες ῥυθμῶ τὰ ὄπλα – en bondissant avec ensemble – συναλλόμενοι – et en clamant tous à la fois à plusieurs reprises leur nom d'Ambrons – πάντες ἅμα τὴν αὐτῶν ἐφθέγγοντο πολλάκις προσηγορίαν Ἀμβρωνες; ils voulaient ainsi soit s'appeler les uns les autres – εἴτε ἀνακαλούμενοι σφᾶς αὐτοῦς – soit effrayer l'ennemi en se faisant reconnaître à l'avance – εἴτε τὸνς πολεμίους τῇ προδηλώσει προεκφοβοῦντες. Or les premiers des Italiens qui descendirent à leur rencontre étaient des Ligures”.

On notera ici que Plutarque, soit parce qu'il a vécu l'unification césarienne et surtout augustéenne de l'Italie, soit parce que trois de ses sources au moins sont contemporaines de l'effort de l'Italie pour exister comme nation (Sylla, Lutatius Catulus, P. Rutilius Rufus), met ici les

Ligures au nombre des Italiens, à la différence de ce que nous percevons d'ambigu à leur égard dans les textes de Tite-Live évoquant les dernières guerres de la conquête romaine en Ligurie. Le discours de Lucius Aemilius à l'armée romaine avant l'offensive de 181aC les avait en effet présentés comme „des brigands plutôt que comme des ennemis dignes de ce nom” : „quantus pudor esset edocens ab Liguribus, latronibus uerius quam hostibus iustis, Romanum exercitum obsideri” (Liv. XL, 27, 10) : on les avait vus „fuir comme du bétail” : „pecorum modo fugientes” (*ibidem*, 12). Et si, lors de la bataille, en cette même période, ils avaient commencé par „sortir tous ensemble au lever du soleil, bien en ordre et en formation de combat” (Liv. XL, 28, 1), les jours suivants, „ils ne prenaient plus les armes qu'après avoir bu et mangé tout leur saoul – „exsatiati cibo uinoque” –, et ils sortaient dispersés et inorganisés; de sorte que les Romains n'eurent pas de mal à les mettre en fuite, réduisant à la mort, à la captivité, et finalement à la soumission tout le peuple des *Ingauni Ligures* – „Ligurum Ingaunorum nomen omne” – jetant en prison tous ceux d'entre eux qui avaient formé l'équipage de navires pirates sur la côte ligure – „in Ligustina ora” (*ibidem*, 2 à 7).

Ces Ligures donc, que chez Tite-Live lui-même (au livre XL) nous regardons évoluer d'un comportement ambigu – semi-barbare, semi-civilisé, mais avec une prédominance de traits barbares (sauvagerie, glotonnerie, tendance au désordre) – vers une aptitude à la romanisation, donc à la civilisation (lors des épisodes de *deductio* qui achevaient les campagnes de 180 et 179), eux que le Paul-Emile de Plutarque s'était refusé à réduire purement et simplement, et qui sont désormais entrés dans les réseaux de la *Romana Fides*, nous les voyons, en 102, troublés, reconnaître dans les Ambrons leurs frères de race, et cependant, faisant mentir une réputation acquise de déloyauté, demeurer infailliblement fidèles aux Romains dans l'horrible mêlée. Quand ils entendirent, continue Plutarque (*Marius*, 19, 5–7), le cri des ennemis et en saisirent le sens, ils y répondirent en clamant que c'était là leur nom traditionnel à eux – *ἀντεφώνουν καὶ αὐτοὶ τὴν πατριὸν ἐπικλήσιν αὐτῶν εἶναι*, exactement, „le nom hérité de leurs pères” –, car les Ligures s'appellent eux-mêmes Ambrons à cause de la race à laquelle ils appartiennent – *σφᾶς γὰρ αὐτοὺς οὕτως κατὰ γένος ὀνομάζουσι Αἰγυες*. Ce cri se répétait donc sans cesse, renvoyé comme un écho d'une armée à l'autre, avant qu'ils n'en vinssent aux mains, et comme les deux partis criaient en même temps, chacun de son côté cherchant à surpasser l'autre par sa puissance vocale, ces clameurs excitaient et enflammaient leur courage. Le passage de la rivière – „l'Arc vraisemblablement” – disloqua les rangs des Ambrons, et, avant qu'ils pussent se reformer, les Ligures se jetèrent au pas de course sur les premiers passés, et c'est ainsi que s'engagea la mêlée. Les Romains vinrent prêter main-forte aux Ligures en se précipitant du haut des collines sur les barbares, qu'ils culbutèrent et mirent en déroute.

Suit un épisode où la barbarie de ces frères de race des Ligures, désormais romanisés, quant à eux, mais encore capables de reconnaître leurs origines, se manifeste à travers la rage destructrice des femmes des Ambrons, mais aussi leur courage invincible. La nuit qui suit n'est pas encore, pour les Romains, une nuit de victoire; elle se passe dans la frayeur et l'agitation, car les Ambrons qui s'étaient échappés et avaient rejoint les autres poussaient des plaintes et des gémissements qui n'avaient rien d'humain *οὐ κλαυθμοῖς οὐδὲ στεναγμοῖς ἀνθρώπων ἔοικώς*: „c'étaient des hurlements qui tenaient de la bête, des mugissements mêlés de lamentations et de menaces qui s'élevaient de cette multitude immense et que répercutaient les montagnes d'alentour et les concavités de la rivière [...]” (Plut. *Mar.* 20, 2).

Ce que reconnaissent les Ligures, ce n'est pas seulement le „nom” d'Ambrons – „qu'ils se donnent à eux-même” – mais c'est aussi cette particularité qu'ils ont en commun avec leurs *συγγενεῖς*, leurs frères de race, qui est de crier d'une manière particulièrement sonore, inhumaine, ou en tout cas inouïe chez d'autres humains. Or précisément, aussi bien pour ce trait essentiellement physique, que pour les caractères d'ordre moral qui sont, chez les auteurs, et très tôt, attribués à leur race (*ἔθνος*) et à leur nation (ou aux nations), au sens archaïque du terme, qui les composent (et que le mot *nomen* désigne volontiers chez Tite-Live) on est amené à constater que ce sont des acceptions de l'adjectif *Λιγύς*, très tôt mis en correspondance avec le nom générique *λιγύς*, ainsi qu'avec ses dérivés *λιγυστῖνος*, *λιγυστικός*, ainsi que *λιγυρὸς* et ses propres dérivés (et il en va de même pour leurs parallèles latins), qui en rendent compte: comme si les Ligures et la Ligurie recevaient dans le „renom” qui leur est fait, l'écho de ce sémantisme. La perception ou l'imagination de telles analogies n'a pas de quoi nous étonner, s'agissant surtout des cultures antiques. Longtemps, antérieurement à Varron, les Grecs, avec à leur tête l'auteur du *Cratyle* – même s'il ne prend pas forcément à son compte les thèses du personnage qu'il met en scène –, et autour d'eux bien des peuples, notamment, chez les Sémites, les Hébreux, on attribué aux noms, et, plus exactement au fait de nommer et à la manière de nommer, sens et puissance, bien avant qu'un Victor Hugo ne résumât ces pouvoirs dans la fulgurante formule: „Nomen, numen, lumen” (*Contemplations*, VI, 15)...

Quant à la dénomination affectée à l'ensemble des Ligures et à la Ligurie par les voyageurs, ou par les auteurs qui, soit les nomment d'après des récits et d'après des dénominations empruntées à ces voyageurs, soit, par leurs écrits mêmes (c'est le cas pour les géographes) conduisent leurs lecteurs dans le voyage imaginaire qu'eux-mêmes ont entrepris de composer, nous les trouvons chez les Grecs, puis chez les Romains, implicitement mis en rapport avec les valeurs principales de l'adjectif, anciennement et durablement attesté, *λιγύς*: aigu, éclatant, sonore; mélodieux ou harmonieux; habile à discourir ou rusé.

C'est ainsi qu'on trouve une lyre sonore ou mélodieuse, ou les deux à la fois, dans *Iliade* I, 186 etc., Platon *Phèdre* 237a (φόρμυγι λιγείη), que les vents sont dits φουσῶντες λιγέως, c'est-à-dire qu'ils soufflent en émettant un sifflement aigu (à rapprocher de l'expression hésiodique δῆξα καὶ λιγέως, sc. 233, et des adjectifs λιγύφθογγος et λιγύφωνος, à la voix aiguë et sonore, enfin un discours habile: chez Homère λιγύς περ'ἔδον ἀγορητής... (paroles d'Ulysse à Thersités) dans *Iliade* B, 246, ou qu'il est dit de Ménélas qu'il parle „avec une agréable douceur”, *Iliade* Γ, 214 (cf. aussi Homère, *Iliade* B, 442, Théognis, etc.).

Même valeur pour λιγυρός, au propre: sonore, aigu, mélodieux (*Iliade* ψ, 215, *Odyssée* M, 44, Platon *Phèdre* 230, Aristote *H-A* 9, 17; chez les prosateurs c'est un mot poétique), mais aussi au figuré: flexible („ondoyant et divers” n'est pas loin, d'où la notion de ruse et par suite de fourberie).

Le latin hérite, consciemment ou non, de ces valeurs ambiguës dans l'image qu'il se fait et qu'il donne, volontiers péjorative, des Ligures, habiles à parler et à tromper: mendaces (Caton, *Origines*, 2), latrones, insidios, fallaces, mendaces (Nigidius). Réputation que l'on retrouve chez Virgile aggravée par la vaine gloire – référence vraisemblable, en négatif, à la notion d'éclat:

Vane Ligus, frustra que animis elate superbis,  
Nequidquam patrias tentasti lubricus artes  
(*Aen.* XI, 715–716)

„Ah Ligure sans foi, ta présomption t'abuse; en vain pour m'échapper tu as tenté les adresses qui ont cours chez vous”, s'écrie Camille à l'adresse du fils d'Aunus, lorsque le guerrier ligure vient d'inviter l'amazone volsque à descendre de son cheval et à se mesurer à lui, à pied, en un corps à corps. Même réputation, déjà constatée chez Tite-Live (LX, 25). On trouve ailleurs, au moins chez Strabon, même accent mis sur la gloutonnerie et la sensualité des Ambrons, frères de race des Ligures, dont le verbe latin *ligurire* peut aussi bien être l'écho que l'origine. C'est pour le moins à la bestialité, caractéristique de la „typologie du barbare”, – que renvoient de pareilles notations, si complaisamment soulignées.

Il est pourtant, chez Cicéron (quand il oppose les „montani Ligures”, durs à la peine, à la mollesse des Campaniens, dans un passage fameux des „discours” sur les lois agraires), chez Virgile, chez Tite-Live aussi, d'autres traits du Ligure qui le rapprochent non seulement de l'homme civilisé, mais même du héros, grec ou romain, et qui ne sont pas sans rapport avec la première des significations attribuées à λιγύς et à λιγυρός, celle d'éclat et d'harmonie mêlées, avec peut-être une prédominance de l'éclat. Cela se traduit, concrètement, dans l'ardeur guerrière qu'expriment leurs cris – répondant si curieusement à ceux des Ambrons lors de la

bataille d'Aix. Cela se décèle aussi, non sans référence à des mythes aussi obscurs que lointains, à travers l'évocation que fait Virgile, au livre X de l'*Enéide*, de Cynirus, chef des Ligures, l'un des guerriers qui assistent Enée: „Je ne saurais t'oublier, Cinyrus, chef des Ligures, si vaillant à la guerre, ni toi, Cupavo et tes quelques compagnons. Des plumes de cygne se dressent sur ta tête, reproche tout ensemble, amour que vous gardez aux vôtres et souvenir de la forme d'un père. Car on raconte que Cynus, navré d'avoir perdu Phaéton qu'il aimait, entre les peupliers chantant sous la ramure à l'ombre des soeurs de son ami et, de sa muse consolant son amour affligé, prolongea sous un souple plumage sa vieillisse blanchissante, quittant la terre et de sa voix poursuivant les étoiles" – „linquentem terras et sidera uoce sequentem (*Aen.* X, 185–192).

Nous nous rappellerons ici que le chant du cygne, en grec, est dit *λιγυρός*, à la fois mélodieux et perçant, et que précisément une référence au cygne sauvage apparaît dans la forme *Κύκνος* (qui désigne le roi de ce peuple, dans le contexte de l'évocation virgilienne de Cinyrus) dont le nom lui même suggère, par sa parenté phonique avec *κύκνος*, une allusion à l'oiseau, que l'on trouve aussi bien sur les grands lacs alpins et notamment le lac de Garde aux environs de Mantoue, patrie d'Ocnus (dont nous avons ailleurs étudié la métamorphose, favorisée par un glissement phonique)<sup>2</sup>, que sur les bords l'Océan, comme le montrait Mullenhoff au début de *Deutsche Altertumskunde*, en se référant au *Bouclier d'Héraklès* (vv. 315–317) d'Hésiode.

#### LES ROUTES DE L'AMBRE ET LE MYTHE LIGURE

Envisageant d'abord la période historique, nous avons consulté les historiographes latins et grecs de l'époque augustéenne, c'est-à-dire du moment où la notion d'entité ethnico-nationale atteint son *acmé* à la fois historique et sémantique (ainsi que le prouve, notamment, l'épiphanie italienne aux alentours de la bataille d'Actium, tant dans le domaine, transitoire, des événements et des institutions, que dans celui, plus durable, des arts et de la pensée). Ces *auctores*, essentiellement Tite-Live et Plutarque, dans le commentaire, explicite ou implicite, des faits dont ils transmettent les récits, ne peuvent pas, quel que soit leur souci d'authenticité, éviter la référence aux idées reçues, voire aux mythes qui sous-tendent ces idées; nous l'avons, à l'évidence, perçu. Or pour aller plus avant, à la fois dans le temps et dans la recherche du sens, ce sont ces idées reçues et ces mythes aux-mêmes, vecteurs certes d'une histoire mais qui souvent défie nos

<sup>2</sup> Cf. *Les grands lacs du Nord dans les éloges de la partie italienne chez les Romains*, [dans:] *Il Garda nella cultura europea*, CIRVI, Slatkine, Genève 1986, pp. 439–456.

capacités de discernement, que nous devons examiner dans notre effort „anachronique” de définition du „nom ligure”. Les références aux Ligures faisant défaut chez les voyageurs archaïques (en particulier chez Pythéas le Massaliote, dont nous avons beaucoup attendu), il nous a paru utile de recourir à des écrits capables soit de condenser soit de développer des notions de cette sorte, d’une part chez les géographes, ou historiens-géographes, comme Strabon, et géographes-poètes (Strabon lui-même, à quelque titre) ou poètes-géographes (comme Avienus dans les *Ora Maritima*) et poètes du voyage (comme Rutilius Namatianus dans son *De Reditu*). Car, s’agissant d’un peuple ou d’un ensemble de peuples éminemment migrants, force était de recourir au moins à la littérature du voyage. Or il se trouve que Strabon, à la suite d’Eschyle, puis Avienus, à la suite de Denys le Périégète, chacun à sa manière dans un commun recours au mythe (et assez différemment de Rutilius Namatianus, qui évoquait un voyage réel et récent, de Rome en Gaule, sa patrie d’origine) nous entraînent dans un périple qui situe les Ligures sur les routes de l’ambre: entre les bords extrêmes de ce que l’on nommait l’Océan (était-ce Finlande? Pologne?) et l’actuelle Ligurie, soit à travers le continent européen, soit par l’Océan occidental, les colonnes d’Hercule (Gibraltar) puis la côte provençale dans la région de la Crau à la rencontre d’Héraklès.

Au chapitre 1, 7 du livre IV de sa *Géographie*, Strabon, après avoir énoncé les tentatives d’explications scientifiques offertes par Aristote et par Posidonius à propos des pierres qui recouvrent la plaine de la Crau entre Massalia et Arelaté, après avoir tenté ensuite un examen critique de ces explications, recourt finalement au mythe, en référence à Eschyle: „Cependant la difficulté subsiste, et Eschyle, qui l’avait reconnue par une étude personnelle ou apprise de quelque auteur, a préféré la transposer en un mythe. Voici du moins ce que dit chez lui Prométhée quand il instruit Héraclès des routes qui mènent du Caucase au jardin des Hespérides:

Puis tu rencontreras du peuple de Ligyens  
 La cohorte intrépide. Et le combat qui vient,  
 Je le sais, je le vois, quel que soit ton courage,  
 Il faut que sans dédain bientôt tu l’envisages.  
 Oui, là-bas, sous ta main, par un décret du sort,  
 Les flèches manqueront, et si tu veux alors,  
 Sur le champ de bataille empoigner quelque pierre,  
 Tu n’en trouveras point, car la contrée entière  
 N’est que tendre terreau. Mais, dans ton désarroi,  
 Tu seras vu de Zeus et, par pitié pour toi,  
 De cailloux arrondis formant une nuée,  
 Il la fera neiger sur la terre embrumée.  
 Alors les projetant, tu pourras aisément  
 Des Ligyens ennemis chasser le régiment [...]

Après une discussion de cet extrait du *Prométhée délivré*, Strabon termine en faveur d'Eschyle.

Or, nous relevons dans l'*Histoire Naturelle* de Pline (III, 34) la mention d'un temple élevé dans la „Plaine Pierreuse”, en souvenir de „combats d'Hercule”, „à l'embouchure du Rhône”: „in ostio Rhodani [...] Campi Lapidei, Herculis proeliorum memoria”. L'allusion de l'érudit cisalpin à ce culte et à cette légende d'un combat livré par Hercule (contre les Lygiens de Strabon) ne pourrait-elle indiquer une présence ligure en ces lieux à date ancienne? De même, chez Aviénus, la légende, non moins curieuse, d'une migration de Ligures depuis une région située au nord des îles Oestrymnides „aux larges plaines” (les îles britanniques, selon A. Rousselot, dont la démonstration demeure convaincante) pourrait transposer la migration d'un peuple – qui serait de même origine que les Lygiens de Ligurie – chassé par des Celtes depuis la péninsule du Jutland: „de là seraient partis les Ligures que certains considèrent comme une arrière-garde du premier ban italique qui comprenait les Sicules et les Latins”, le second ban comprenant „le groupe Ombro-Sabelliens qui dans la péninsule italique s'établit à l'est du premier”. Il est certain, du moins, que le texte du poète-géographe de l'Empire romain tardif invite à cette suggestion: „Des îles Oestrymnides, si l'esquif ose avancer dans les eaux septentrionales (où la fille de Lycaon glace les airs), il arrive au pays des Ligures vide d'habitants, car la main des Celtes, par des combats répétés, l'a dépeuplé. Les Ligures expulsés, comme souvent le sort pousse les hommes, vinrent dans ces lieux qu'ils occupent, hérissés de broussailles; le sol y est pierreux, les roches escarpées, des monts menaçants s'élèvent vers le ciel. Longemps le peuple fugitif y mena sa vie dans des abris, s'écartant de la mer qu'il redoutait à cause du danger ancien; puis le calme et le repos fortifiant en sécurité son audace, l'incitèrent à descendre de ses hautes demeures vers les parages maritimes” (Aviénus, *Ora Maritima*, 129–145). On se rappelle d'autre part que le cygne sauvage, sous la forme de *Κύκνος*, était, en même temps que les Ligures, dans le mythe de Phaéton, placé au lieu d'origine de l'ambre. Dans la légende de Phaéton, le présomptueux jeune homme, incapable de conduire le char du soleil, est foudroyé par Zeus. Ses sœurs, les Héliades, sont métamorphosées en peupliers et leurs larmes durcies deviennent l'ambre. Cycnus, parent de Phaéton, est changé en cygne. La scène de deuil et les métamorphoses se situent au bord du fleuve Eridan – dont le poème hésiodique plaçait l'embouchure dans l'Océan nord occidental, mais que Phérécide, le premier, assimila au Pô – vers l'embouchure duquel, précisément, au V<sup>e</sup> siècle, aboutissait la route continentale qui apportait l'ambre à la Méditerranée et au monde hellénique.

Or si l'ambre abonde dans les parures mycéniennes, la route maritime par l'océan Atlantique ne paraît pas avoir servi au commerce qui le concerne

(cf. Déchelette, *Manuel d'Arch. Préhist.*, Paris, 1931–1958, t. 2, pp. 413–443). Toutefois, il a été montré (cf. *ibid.*, t. 2, p. 873) qu'à l'âge du bronze, l'ambre du Jutland détenait dans le commerce international un rôle prépondérant. De là à conclure que „cette prééminence temporaire coïncide avec la migration ligure, contée par Aviénus, qui amena ce peuple du Jutland à la Haute Italie”, il n'y a qu'un pas, que n'hésita pas à franchir Rousselot<sup>3</sup>: selon lui les Ligures ont pu suivre la route commerciale vers le pays vénète et s'établir à l'ouest de leurs correspondants, d'abord dans la plaine du Pô, puis, chassés par les Etrusques, dans la zone montagneuse au sud et à l'ouest de la plaine padane, – pour ne revenir à la mer (conformément à Aviénus) qu'après un long intervalle, coïncidant sans doute avec la décadence de la marine pélasgo-tyrrhénienne.

On peut se demander, cependant, si la voie de terre n'a pu être concurrencée par la voie maritime, ne serait que sous la forme d'exploits rarissimes demeurés fabuleux, rapportés aux légendes héracléennes: du Jutland, par les îles Oestrymnides et les colonnes d'Hercule, en Ibérie et en Ligurie proprement dite via la côte gauloise du sud...<sup>4</sup>

Que penser des autres mythes, et des théories qui leur correspondent chez nombre d'historiens contemporains de Rousselot ou antérieurs à lui (le baron de Belloguet, d'Arbois de Julainville, Besnier dans son lexique de géographie ancienne? Pour les partisans de ce que Rousselot lui-même désignait sous le terme de „roman ligure”, les Ligures auraient occupé „toute la Gaule avant l'invasion des Celtes, et toute l'Italie avant l'invasion des Ombriens, des Samnites, des Osques et des Etrusques”, avant d'être refoulés par ces peuples nouveaux.

De ce fait, nous rencontrons dès l'Antiquité, dans les reconstitutions mi-fictives, mi-historiques, de la continuité ligure, une extension mythique du nom tout-à-fait analogue à celle que l'on constate à propos des Sicanes

<sup>3</sup> Cf. A. Rousselot, *Les Ligures*, „Revue Archéologique” 1933, juillet à décembre.

<sup>4</sup> On peut du reste, à l'appui de ces thèses, invoquer des relations étymologiques qui rapprochent les dénominations de la précieuse matière et des peuples connus pour leur rapport à l'ambre: les Ambrons, à époque préhistorique, les Arabes, à époque historique. Voir à ce sujet la page 24 de l'article cité ci-dessus, note 1. L'analogie avec le rapport des Phéniciens à la pourpre, souligné naguère par Corinne Bonnet, *Le nom de Melqart* (p. 41), [dans:] *Le Nom et la Métamorphose* (Presses de l'UPV, Montpellier III, 1991, éd. S. Gély), nous paraît d'autant plus suggestive qu'elle fait intervenir une nouvelle fois les mythes héracléens (voir aussi, de Corinne Bonnet, *Héraclès-Melqart et la pourpre*, „Studia Phoenicia” VIII, Melqart, Leuven–Namur 1988, pp. 74–77 (découverte du murex par le chien d'Héraclès, et patronnage du „produit tyrien par excellence” par le roi Phoinix). Quant aux problèmes concernant l'étymologie chez les Anciens, on peut, entre autres, consulter les travaux du SEMA de l'Université de Montpellier III: *Sens et pouvoirs de la nomination dans les cultures hellénique et romaine*, t. 1 et 2 (1988, 1991), dont nous venons de citer le t. 2 (*Le Nom et la Métamorphose*), ainsi que les travaux, récents ou actuels, de Marcello Salvatore (presses de l'Université de Genova, Italie).

ou des Sicules qui, comme les Ligures, auraient „un jour” – *olim* – occupé le Latium, en même temps que d'autres illustres contrées avant ou après d'autres illustres peuples. Pareille extension se produit, dans l'imaginaire des conteurs, et donc des peuples, à la faveur de certaines circonstances, favorisées par l'occurrence d'un ou plusieurs autres mythes condensés dans des dénominations chargées d'une puissance particulière.

Pour l'*Italia Graeca* qui devient l'Italie des Romains jusqu'au mur des Alpes, ce fut notamment la légende d'Héraclès et du veau – *viteliu* en osque – perdu et poursuivi à l'extrême sud de la péninsule – d'où le nom *Italia* – légende „étymologique” à laquelle se superposait l'éponymie du roi oenotre *Italos*. Pour la Ligurie et son extension du côté gaulois, la légende de Zeus venant en aide à Héraclès en lui fournissant lest cailloux de la Crau pour l'aider à se défendre contre les Ligures lygiens et contre leur héros *Λιγύς*, a pu jouer un rôle analogue, véhiculée elle aussi en langue grecque et dans des eaux et des territoires hellénisés, même s'ils n'étaient pas ou n'étaient plus d'obédience grecque – car il faut tout de même compter avec les Phocéens et leurs satellites sur le littoral occidental de la Méditerranée, comme l'on a dû tenir compte de la colonisation grecque en Italie du Sud pour rendre compte de l'extension du nom de l'Italie. En tout cas, les Ligures se sont trouvés un ancêtre éponyme, Lygus, comme les Italiens de la „Prima Italia” l'avaient trouvé – entre autres – en *Italos*, les Thyrrhéniens en Thyrrhénos, etc. C'est ainsi, vraisemblablement, qu'ils purent apparaître, au VI<sup>e</sup> siècle, comme le peuple par excellence de l'Occident (Pseudo-Hésiode, fr. 55, Rzach, cité par F. Lasserre, p. 172, éd. de Strabon, t. 4). Peut-être par opposition aux Etrusques, leurs voisins et leurs puissants rivaux? Hécatée (fr. 55) et Hérodote (I, 163) vont jusqu'à incorporer Massalia la phocéenne à leur territoire. Scylax (3 sq.), Ephore (*Pseudo-Scymn.* 201 sq.) font commencer la côte ligure en Ibérie, à Emporium (Ampurda). Eratosthène encore, selon Strabon (II. 1, 60 – fr. III, B, 97 add.) traitera l'Ibérie de „promontoire ligustique”...

N'en fut-il pas de même au siècle d'Auguste, quand le nom *Hesperia* désignait aussi bien l'Italie que l'Espagne, *Hesperia*, la terre du Couchant, la terre Occidentale? Il est vrai que l'Hespérie correspondait moins que la Ligurie à un ensemble ethnique, et davantage à une région, au sens large, et s'est durablement réduite aux dimensions de l'Italie.

Ce qui est resté de l'extension du „nom ligure” dans les civilisations postérieures à la puissance historico-mythique du peuple ligure, c'est certainement, au-delà de la „race”, tôt mêlée à celle des Celtes (d'où l'appellation des *Κελτολιγυες*) et au-delà même du „territoire” – enserré entre Alpes, Apennin et littoral dans les limites assignées à la région depuis la *divisio* augustéenne de 27 – c'est bien la „mer ligure” – *ligusticum mare*, appellation que l'on trouve encore chez des géographes français des siècles

classiques, et le golfe, *ligusticum sinus*, avec son grand port, l'unique grand port, *Genova*, propre à de nouvelles et fécondes migrations...

Lui-même, après avoir été, pour le montagnards Ligures (Strabon IV, 6, 2) l'emporion qui leur apportait le vin l'huile d'Italie et où ils acheminaient eux-mêmes petit bétail, peaux et miel et sans doute aussi le bois de leurs montagnes, particulièrement propre à la construction des navires, ne joue plus, sous l'Empire tardif, que le rôle d'un port d'intérêt régional: Ammien Marcellin, au IV<sup>e</sup> siècle, ne le connaît que comme le port de la Ligurie, et l'Apennin le coupe alors totalement de la plaine du Pô. Il y a bien Luna, à l'extrémité est de la Ligurie, *Portus Lunae*. Et Luna, en grec *Σελήνης λιμνη*, par son nom surtout, mérite d'arrêter notre attention. Car s'il est, sous l'Empire, ainsi que le note J. Rougé, en dehors, lui aussi, de tout grand courant économique, et réduit au rôle d'exportateur du marbre des carrières voisines, l'unique fragment du *Reditus* de Rutilius Namatianus qui concernera la Ligurie lui est consacré. Le poète, frappé par la blancheur éclatante de Luna, joue sur l'analogie entre le nom et les marbres qui donnent, selon lui, ce rayonnement à la ville: „En glissant à bonne allure sur les flots, nous arrivons à des murailles d'un blanc éclatant; elles tirent leur nom de l'astre qui emprunte ses rayons au soleil son frère. Le roc ici, par la pierre qu'il donne, éclipse la couleur riante des lis; les veines de sa surface polie et lustrée ont les rayons du soleil. Cette terre est riche en marbres qui par le reflet de leurs tons jettent un défi superbe aux neiges immaculées [...]” (*Red.* 371–375).

Cette blancheur, cet éclat, étaient précisément, pour un philologue turinois de la première moitié de notre siècle, M. Orlando, le trait dominant dans les noms des villes de la Ligurie, par exemple *Albium Ingaunium* – Albenga, *Album Intemicium* – Ventimiglia, Luna – Luni, aux confins de la Ligurie et de l'Etrurie, et aussi *Solaria*: trait dominant qu'il étendait du reste à la majeure partie des noms de lieux italiens pour appuyer son explication du nom de l'Italie – selon lui dérivé de la notion de lumière divine... Ne retrouverions-nous pas ici, du moins, transposé dans le domaine visuel, le trait caractéristique signifié, dans le domaine sonore, par le terme général, et générique, de *λιγός* ou de *λιγυρός*? Terre de l'éclat, peuple de l'éclat, tels seraient la terre et le peuple ligures – oubliés les aspects négatifs de leur renom – à travers les noms qui leur furent donnés par les anciens, les Grecs d'abord sans doute, et les Romains à leur suite, quand ils longeaient les côtes de la mer Ligure ou quand, par les gorges étroites des monts qui les défendent, ils parvenaient à monter, ou à descendre, vers les lumineuses citadelles, ou plutôt déjà les châteaux qui les signalent et les protègent.

*Ann. Littér.* 1778, p. 197.

J. A. Harvay, *Historic Epitome in Greek Language*, OX 1951, vol. 2, pp. 186–187.

The quotation comes from pp. 216–217.